

Magrencontre

Maria Pourchet  
et Rosa Bursztein.



# L'AMOUR, plus tabou que le sexe ?

PAR MINH TRAN HUY / PHOTOS STÉPHANE GRANGIER

**D**

**ANS SON  
RÉCIT** *Les  
mecs que je*

veux ken – « ken » signifiant à la fois « baiser » et « mettre K.-O. » –, Rosa Bursztein, qui tient aussi un podcast à succès du même titre, raconte ses amours, son métier, et l'imaginaire érotique et social qu'on continue d'imposer aux femmes. Dans *Feu*, la romancière Maria Pourchet ausculte d'une plume laser la passion incandescente qui s'empare de Laure, universitaire mariée et mère de deux filles, et Clément, financier célibataire à bout de souffle. Rencontre entre deux artistes aussi sensibles qu'affûtées pour évoquer les relations hommes-femmes à travers l'amour, le sexe et les sentiments aujourd'hui.

**MADAME FIGARO.** – Pourrait-on lire vos livres comme des explorations du couple dans tous ses états ?

**MARIA POURCHET.** – Mes livres examinent divers états du couple, mais plus dans une perspective entomologiste, documentaire, que romantique. J'ai l'impression que le couple, chez moi, est le symptôme du grand dysfonctionnement racinien qu'est la famille. Ma passion, c'est le drame de l'incommunicabilité entre les êtres. J'y entre par la rencontre, la rupture, la parentalité, la sexualité, tout particulièrement dans *Feu*. Le couple n'est pas pour autant un prétexte. Amical ou amoureux, il est fascinant parce que c'est la configuration la plus résistante, la plus dynamique, mutable à l'infini : on s'assemble, on se fuit, on s'augmente en enfantant, on se divise, on se retrouve... Le groupe, à l'inverse, est fragile. Quand il explose, il ne se reforme pas. Le couple, lui, peut se remettre de tant de choses... C'est le phénix.

**ROSA BURSZTEIN.** – À l'inverse, à travers toutes les histoires que je

**LE ROMANTISME EST-IL MORT ? LES FEMMES PARLENT-ELLES DE SEXE COMME LES HOMMES ? QU'EST-CE QU'UN COUPLE ? AUTANT DE SUJETS DONT L'ACTRICE ET HUMORISTE ROSA BURSZTEIN ET LA ROMANCIÈRE MARIA POURCHET DÉBATTENT JOYEUSEMENT.**

raconte dans mon récit – de l'amour de jeunesse aux relations d'un soir –, j'ai moins voulu explorer le couple que la non-réciprocité des sentiments et le fait de vivre beaucoup l'amour seule. La projection du romantisme, c'est d'aimer l'autre follement. Il y a une chanson d'Alex Beaupain que j'adore : *Je peux aimer pour deux*. Quand on a une forte envie d'aimer et un manque de confiance, ou de mauvaises expériences qui font que l'on n'attend pas forcément d'être aimée en retour, on en vient à se dire qu'on va aimer pour deux...

**M. P.** – Longtemps j'ai vu dans l'acceptation d'un état « non réciproque » de l'amour quelque chose de merveilleusement accompli. De presque religieux. Dans la dialectique chrétienne, l'amour qui se donnerait en échange d'un retour ou d'une rétribution n'en serait plus. J'ai parfois l'impression, avec le temps, que l'on accepte aussi d'aimer sans retour par goût de la toute-puissance. « Tu ne m'aimes pas ? Ce n'est pas grave, je t'impose mon amour dans de

telles proportions que je vais aimer pour deux, pas besoin de ton consentement. » C'est par définition vouloir dominer la relation... C'est un peu la limite de Laure dans *Feu*.

**R. B.** – Toute-puissance mais aussi « toute-faiblesse » : c'est parce qu'on a cessé d'espérer qu'on sera aimée qu'on en est réduite à le faire soi... Je pensais, ado, qu'on avait d'un côté les femmes aimables et de l'autre les femmes qui aiment. Il me semblait que je ne faisais pas partie des premières, de celles qui allaient être choisies. Je regardais les filles populaires évoluer avec cette facilité dont elles ne semblaient même pas se rendre compte, et je me disais que, dans mon cas, il faudrait calculer, élaborer des stratégies pour convaincre les hommes. Je lisais des romans où des chevaliers pourchassaient de belles dames et je me suis toujours identifiée à ceux qui pourchassaient, jamais aux pourchassées...

**Cela vous parle-t-il, Maria Pourchet ?**

**M. P.** – Totalemment. Moi non plus, je n'étais pas choisie. J'ai tellement fait tapisserie, les larmes aux yeux. Philosophiquement, choisir, c'est faire l'expérience de la liberté, ni plus ni moins. Persuadée de ne jamais être choisie, on finit par choisir, obligée. Pas tout de suite parce que, faute d'indépendance affective, on tend d'abord à répondre au désir de l'autre, qui devient le nôtre par reflet. Et puis on s'aperçoit de notre méprise, dans le meilleur des cas, et après enfin on choisit... Mais, ce qui ressort de notre conversation, c'est que notre première aspiration est d'être des objets. Passionnant ! L'objet d'un désir, d'une histoire d'amour, d'une attente, d'un choix. Et, non, ce n'est pas une injonction éducative ou ➤

patriarcale : mes parents qui m'interdisaient les Barbie, ont tout fait pour que j'échappe à ce conditionnement. Et j'ai l'impression que ton éducation, Rosa, a été tout aussi exigeante à cet égard. Alors, cela remonte au paléolithique ! J'ai l'impression que, toi comme moi, ce que nous faisons, en termes d'études, de créations, de transgression, de choix donc, c'est un peu pour échapper à ce programme intériorisé. Je ne le condamne pas, je pense qu'il faut admettre cette première impulsion, la regarder, l'aimer presque. Et la dégager.

**Mettre en avant le corps et le sexe, comme dans *Feu* ou dans le spectacle et le récit de Rosa, n'est-ce pas justement une façon de la transgresser ? Était-ce pour vous une façon de libérer une parole ?**

**M. P.** – Je pensais que, par pudeur ou poésie, j'allais être dans l'allusion, la suggestion. Mais cela s'est révélé impossible. Pour parler de l'impossible fusion de deux êtres, je devais montrer à quel endroit la sexualité pouvait compenser cela et à quel endroit elle était l'expression même de cet échec. À l'âge que j'ai, je voulais oser décrire ce que la sexualité peut avoir de piteux, ou d'angoissant. Le livre parle beaucoup d'impuissance des deux côtés ; les héros ne font jamais vraiment l'amour ensemble. J'ai eu le sentiment d'avoir réussi mon roman quand j'ai vu que la plupart des scènes érotiques assimilaient la sexualité à la solitude. Parce que j'ai raconté le sexe aussi comme fuite et comme fracture, *Feu* est, je pense, mon premier roman d'amour.

**R. B.** – Au départ, j'ai parlé de sexe pour faire rigoler. Chez les humoristes américains qui m'ont fait aimer le stand-up, les « blagues de cul » m'ont toujours paru les plus fortes. C'était



« *Feu* », de Maria Pourchet, Éd. Fayard, 360 p., 20 €.

« *Les mecs que je veux ken* », de Rosa Bursztein, Éditions Les Arenes, 208 p., 18 €.

À voir aussi : son spectacle « *Rosa* », jusqu'au 26 mars à La Nouvelle Scène, à Paris.

ce qui illustrait le mieux les rapports de domination. J'en ai donc fait sur scène et, là, les professionnels ont tenté de me censurer : « Ah non, tu vas être vulgaire, c'est dommage, tu es une jeune femme, tu es jolie, tu ne pourrais pas remplacer "cunni" par "pain au chocolat" ? » Dès lors, j'ai fait l'inverse de ce qu'on me conseillait, et j'ai nommé les choses au lieu de trouver des métaphores. La crudité, qui était simplement quelque chose de joyeux, est devenue un geste militant. Je ne m'attendais pas à ce qu'on se montre si conservateur dans le milieu de l'humour, où les mecs ont le droit de parler de sexe avec un rire potache, paillard, quand ce n'est pas bienvenu chez les femmes. Parler du sexe de manière positive est également compliqué. On autorise des blagues assez dégradantes, toujours sur le même registre, qui ne font pas une place très sympathique à la femme...

**Pensez-vous que l'amour est autant un fait social et politique qu'une affaire privée ?**

**R. B.** – L'intime est politique parce que l'égalité des sexes est indispensable pour s'aimer mieux. Dans mon récit, j'évoque des hommes qui m'ont rabaissée, l'amour venant dès lors réparer une blessure. Mais, au-delà de nos trajectoires

personnelles, la question systémique de l'idée de virilité, de féminité, des diktats du patriarcat, continue de se poser. Les clichés comme quoi la femme doit être belle, mince et prendre soin d'elle, et l'homme être grand, prendre la parole, conduire les choses, etc. perdurent. Avec un effet de loupe quand je raconte ce que j'ai vécu comme comédienne – la taille 40 est considérée comme du surpoids, une directrice de casting observe que j'ai trop de seins pour jouer le rôle de Cécile de Volanges... Je constate en outre que, en dépit de mes affirmations, je reste aussi formatée. J'ai de l'ambition, je veux faire carrière, être un sujet et non un objet, comme disait Maria, mais quand je tombe amoureuse, je pense obsessionnellement à l'autre et fais passer ses besoins avant les miens.

**M. P.** – L'amour est un vortex, il fait toujours courir le risque de l'obsession, de la névrose, et c'est l'enjeu d'une vie d'apprendre comment aimer. Quand des amies me disaient, alors que j'aimais un homme : « Ne t'oublie pas, occupe-toi aussi de toi », je ne comprenais pas. J'ai mis des années. Avec *Feu*, je voulais aussi, à rebours de mon temps peut-être, regarder les hommes. L'injonction virile héritée du XIX<sup>e</sup> siècle a longtemps dominé l'éducation : sois fort, responsable, gagne de l'argent, protège... À ce paradigme du masculin correspondaient des comportements à reproduire de père en fils. Et l'exigence d'amour des femmes était perçue comme disruptive, pathologique – cette folle de Bovary ! Cette exigence est désormais valorisée, quasi normative. Rosa demande à voix haute et à raison l'égalité sentimentale, la parité sexuelle et une certaine qualité d'amour. « Aime-moi » ne veut plus dire : « Protège-moi ». Ça veut dire :

« Accompagne-moi, connais-moi, fais-moi jouir, parle-moi... » Bien sûr, les résidus de la domination masculine sont partout, et je parle depuis ce que je suis : une femme blanche, éduquée, urbaine ; mais, pour moi, l'injonction sociale que j'entends en bruit de fond, c'est : « Profite » et « Prends » – profiter des droits pour lesquels leurs grands-mères ont lutté. Tandis que ce qu'un homme entend, qu'il y réponde ou non, c'est : « Corrige-toi. »

**Dans ce contexte nouveau, avez-vous l'impression que parler d'amour en amoureux est dépassé ? Que le sexe n'est plus tabou, mais que le sentiment ou l'expression de ce sentiment l'est devenu ?**

**R. B.** – Au début et à la fin du spectacle, je réclame un câlin, de la tendresse. Les sentiments et l'amour romantique n'ont pas bonne presse, peut-être parce qu'on vit dans une société ultracapitaliste, où l'heure n'est pas à l'engagement. On ne fait plus de CDI, mais des CDD pour virer les gens plus vite et être efficace, et quelqu'un qui fait un burn-out est considéré comme un fou. On doit arborer une froideur professionnelle pour inspirer confiance, et cela se voit aussi dans le couple et l'intime. Les applications de rencontres ont accentué ce trait – on fait l'amour et puis on s'en va. S'ajoute à cela que le féminisme semble parfois interdire le romantisme, comme si le patriarcat avait inventé ledit romantisme juste pour que les femmes se fassent avoir ! Dans *Reinventer l'amour*, Mona Chollet raconte comment une écrivaine avait été rejetée par les féministes parce qu'elle s'était suicidée par amour... La quête d'émancipation se traduit parfois ainsi. J'ai des copines qui, pour se libérer des carcans, se sont mises à copier une forme de sexualité masculine



Maria Pourchet  
et Rosa Bursztein.

– tu viens, tu couches, tu pars. Or, pour moi, et ce n'est peut-être pas très tendance, mais l'amour et le sexe sont très liés. L'intimité fait naître des sentiments. Et il faut nous laisser le romantisme !

**M. P.** – Être capable de parler d'amour à l'autre, aujourd'hui, c'est ma victoire. L'environnement culturel actuel ne valorise pas le romantisme et le déclaratif. La médiation par le corps, le sexe, la peau, est toujours plus évidente. Pas pour sa garantie d'authenticité, mais pour sa rapidité. Comme si nous ne parvenions plus vraiment à l'investir, ce qui nous distingue pourtant des animaux. Accès gratuit et immédiat à la pornographie, volonté galopante d'autonomisation donc défiance de la parole..., est-ce cela qui nous perturbe ? Je ne sais pas. Mais ce n'est pas pour rien que Rosa comme moi en avons fait des livres.

**R. B.** – Dans le *ghosting* ou l'*orbiting*, qui surviennent souvent après avoir fait des rencontres

sur les applis, la rupture n'est pas formulée : la personne se contente de disparaître. Alors qu'il faudrait de manière générale ne pas avoir peur de ses sentiments, dire les choses et accueillir la part de vulnérabilité. Ne pas se cacher derrière le silence. Cela a à voir avec la question du consentement. Avant, ce qui prévalait dans un rapport sexuel, c'était la spontanéité. Aujourd'hui, on se rend compte que c'est bien aussi de mettre des mots pendant l'amour. Est-ce que tu serais d'accord, est-ce que je peux, est-ce que ça te ferait plaisir... Peut-être que le nouveau modèle romantique, ce ne sera plus un homme qui te vole un baiser, mais un homme qui te demande s'il peut t'embrasser. Il n'y aura plus d'incompréhension, mais juste un terrain où chacun se demande ce dont l'autre a envie. ✦